

**Marcel Piérart**  
(Fryburg)

## **SI ATHÈNES ÉTAIT UNE ÎLE...**

### **Abstract**

In the article, the author describes and comments on the policies of Athens after the crisis of 447–445 BC. The policy was naval in character, associated with the domination on the Aegean Sea. Thanks to the policy Athens became a power, albeit an unsteady one as the author proves, its weakness consisting in the fact that the polis was not an island.

### **Key words**

Athens, Ancient Greece, Delian league, Peloponnesian war

« ...c'est une chose d'importance capitale que la maîtrise de la mer. Réfléchissez-y: si nous habitons une île, ne serions nous pas une cité absolument inexpugnable?... μέγα γὰρ τὸ τῆς θαλάσσης κράτος. Σκέψασθε δέ· εἰ γὰρ ἤμεν νησιῶται, τίνες ἂν ἀληπτότεροι ἦσαν » (Thuc. I 143 5)

« ...il ne leur manque qu'une seule chose: si les Athéniens étaient les maîtres de la mer tout en habitant une île... Ἐνὸς δὲ ἐνδεεῖς εἰσιν· εἰ γὰρ νῆσον οἰκοῦντες θαλασσοκράτορες ἦσαν Ἀθηναῖοι... » (Xén. Ath. pol., II 14–16)

## 1. UN TÉMOIN PRIVILÉGIÉ ET INTELLIGENT...

Pour la période qui va de la fin des guerres médiques à l'effondrement de l'empire athénien, Thucydide est incontestablement notre source principale<sup>1</sup>. Son œuvre, d'une très grande intelligence, est aussi d'interprétation très délicate, en raison même de ses qualités. Elle constitue d'ailleurs à peu près tout ce que nous savons de son auteur, qui est sur lui-même d'une discrétion exemplaire.

L'œuvre ne se limite pas au récit des événements. Elle s'accompagne d'une réflexion sur eux, contenue dans des digressions et des discours. Reconstitués par

---

<sup>1</sup> Ces pages sont dédiées à la politique au nom de laquelle Périclès propose de repousser l'ultimatum des Péloponnésiens dans le discours du livre I, 139–146, dont elles forment ainsi un commentaire partiel. Cette politique fut mise en place après la crise que traverse l'Empire en 447–445, dont j'ai défendu, contre la vision dominante, et en me fondant sur une autre lecture des listes, une reconstitution plus fidèle au texte de Thucydide et que je crois plus exacte (M. Piérart, Athènes et son empire. La crise de 447–445, dans J. Servais, T. Hackens, B. Servais-Soyez (ed.) *Stemmata. Mélanges de philologie, d'histoire et d'archéologie grecques offerts à Jules Labarbe*, Liège-Louvain-la-Neuve 1987, pp. 291–303). Une version mise à jour de cette hypothèse paraîtra dans les actes du colloque organisé par A.P. Matthaiou et l'École britannique d'Athènes en l'honneur de H.B. Mattingly, qui s'est tenu à Athènes du 21 au 23 mai 2010.

Il n'était pas possible de faire place dans les notes à tous les travaux auxquels je suis redevable: le lecteur trouvera de bonnes bibliographies dans les commentaires d'A.W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides*, I, Oxford 1945 et de S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides*, I, Oxford 1991 ainsi que dans les ouvrages de synthèse: D.M. Lewis, J. Boardman, J.K. Davies, M. Ostwald, *The Fifth Century B.C.*, dans *The Cambridge Ancient History*, V, Cambridge 1992; P. Briant, P. Lévêque, *Le Monde grec aux temps classiques*, I, Le Ve siècle avec la collaboration de P. Brulé, R. Descat, M.-M. Mactoux, Paris 1995. Parmi les travaux plus récents: J. Ma, N. Papazarkadas, R. Parker, *Interpreting the Athenian Empire*, Londres 2009. Les traductions de Thucydide sont de D. Roussel, *Thucydide dans Hérodote-Thucydide, Œuvres complètes*, Paris 1964, celles du Vieil Oligarque de M. Casevitz, *Xénophon, Constitution des Lacédémoniens, Agésilas, Hiéron*, suivi de Pseudo-Xénophon, *Constitution des Athéniens*, traduit et annoté par M. C., Paris 2008.

l'auteur, qui s'en explique dans la préface (I 22), ils sont le reflet de la pensée de l'historien, mise dans la bouche des protagonistes, ce qui leur donne la couleur de l'objectivité. Il en va de même du découpage des événements. Leur répartition au sein d'un temps objectif, universel, transcendant les calendriers des cités, fait oublier que, dans le tri de ce qu'il fallait retenir, l'auteur est souverain et que le temps du récit ne correspond pas au temps objectif. Mais, sous les apparences d'une objectivité qui se voulait scientifique, l'œuvre de Thucydide apparaît comme profondément philosophique. Elle est une réflexion sur la nature de l'homme confronté au pouvoir, qu'il finit par hisser au niveau d'une tragédie<sup>2</sup>.

## 2. ...ET UN PAMPHLÉTAIRE LUCIDE

Le Vieil Oligarque — c'est souvent le nom qu'on donne à l'auteur, pour nous anonyme, d'un petit pamphlet conservé dans le recueil des œuvres de Xénophon — est un témoin contemporain de l'Empire athénien. Antidémocrate convaincu, il s'attache cependant à démontrer l'efficacité du régime et du système mis en place.

Ce document très important serait encore plus utile si l'on pouvait en préciser la date, car on y trouve exposée avec clarté et lucidité la politique de repli stratégique de Périclès. Si l'on admet la date proposée par G. Bowersock — entre 446–441 — on pourrait faire remonter à cette époque déjà la prise de conscience de ladite politique. Mais E. Lévy a fait observer entre autres arguments qu'en II 16, le Vieil Oligarque dit que les Athéniens supportent de voir leur terre ravagée, ce qui nous renvoie au contexte de 431–425, peut-être 431 ou 430<sup>3</sup>.

## 3. LES FORTIFICATIONS D'ATHÈNES

Rentrés chez eux après la prise de Sestos, les Athéniens entreprirent de reconstruire leurs murs sous l'impulsion de Thémistocle. Thucydide prend

---

<sup>2</sup> Pour la bibliographie, cf. la note précédente. C'est tout l'œuvre de Jacqueline de Romilly qu'il faudrait citer ici. Par exemple J. Romilly, *La construction de la vérité chez Thucydide*, Paris 1990.

<sup>3</sup> G.W. Bowersock, *Pseudo-Xenophon*, HSCPh 71, 1966, pp. 33–55; E. Lévy, *Athènes devant la défaite de 404. Histoire d'une crise idéologique*, Athènes – Paris 1976, pp. 273–275. — On comparera [Xénophon] II 16 à Thucydide II 14, 1. L'absence d'allusion à la peste invite aussi à placer l'œuvre au début de la guerre.

plaisir à décrire les ruses déployées par le vainqueur de Salamine pour mettre les Lacédémoniens, hostiles au projet, devant le fait accompli. Les murs d'Athènes furent élargis : « Thémistocle décida aussi les Athéniens à achever les travaux de fortification du Pirée, qui avaient été entrepris au cours de l'année où il exerça sa magistrature à Athènes. Il trouvait que le site offrait bien des avantages avec ses trois ports naturels et pensait qu'à ses concitoyens devenus désormais un peuple de marins, il rendrait les plus grands services pour l'accroissement de leur puissance. Le premier, il leur avait audacieu-

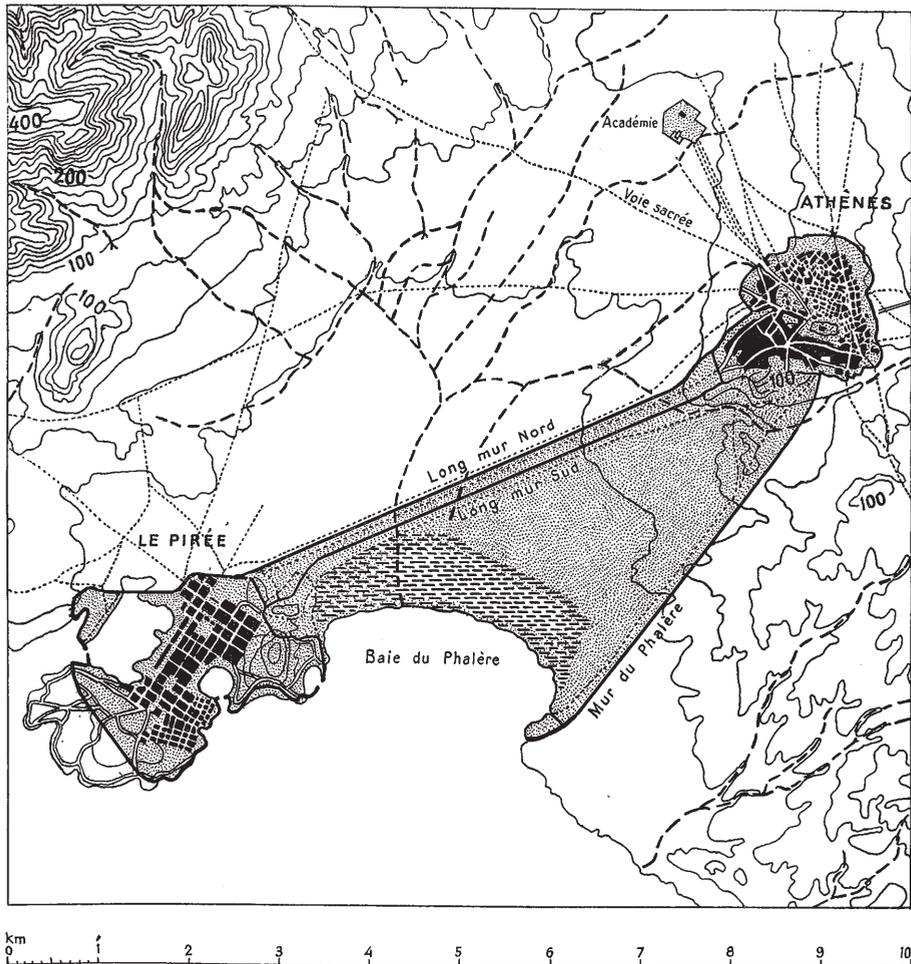


Fig. 1. Les Longs Murs reliant Athènes au Pirée (d'après R. Martin 1983)

sement proposé de s'attacher à la mer et avait aussitôt jeté les bases de cette puissance » (I 93, 3–4)<sup>4</sup>.

Thucydide n'associe pas de noms à la construction, pendant la première guerre du Péloponnèse, des Longs Murs qui devaient relier Athènes au Pirée. Il met cependant en évidence les rapports de la bataille de Tanagra avec cette entreprise. Lorsque les Lacédémoniens, au retour de leur expédition en Phocide, délibèrent sur le chemin à prendre, l'historien précise : « Des citoyens d'Athènes, entrés secrètement en rapport avec eux, ne furent pas non plus étrangers à cette décision. Ces hommes nourrissaient l'espoir de mettre fin au régime démocratique et d'interrompre la construction des Longs Murs » (I 107, 4). Les Athéniens se portèrent au devant d'eux avec des contingents considérables. « Ils avaient décidé cette expédition en voyant l'embarras où se trouvait l'ennemi pour rentrer dans son pays et un peu aussi parce qu'ils soupçonnaient l'existence de projets hostiles à la démocratie » (I 107, 6). Ce sont eux qui provoquèrent le combat. Victorieux sur le terrain, mais au prix de lourdes pertes, les Lacédémoniens songèrent moins à exploiter leurs avantages qu'à rentrer chez eux — non sans ravager la Mégaride au passage. Deux mois plus tard, les Athéniens s'emparaient de la Béotie et achevaient les Longs Murs. La bataille de Tanagra et la conquête de la Béotie apparaissent en quelque sorte comme accidentelles, placées dans le sillage d'un conflit plus profond lié à la construction des Longs Murs et de ce qu'ils représentent. L'histoire des « Cinquante Ans », telle que la résume Thucydide, nous apparaît comme la combinaison d'actions délibérées et de hasards que les Athéniens réussirent à tourner à leur avantage.

Le projet des Longs Murs était donc arrivé à pleine maturité dans les années cinquante. Après avoir reçu les Mégariens dans leur alliance, « les Athéniens occupèrent [...] Mégare et Pégai et édifièrent pour les Mégariens les longs murs qui joignent leur capitale à Nisaïa. Des troupes athéniennes y furent laissées en garnison » (I 103, 4). La construction en Attique du Mur dit du Milieu (τὸ διὰ μέσου τεῖχος), dont l'initiative est attribuée explicitement à Périclès par Platon, n'est pas mentionnée du tout par Thucydide: entamée pendant la trêve avec Sparte, elle n'avait donné lieu à aucune action militaire<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Cf. J.Labarbe, *La loi navale de Thémistocle*, Paris 1957.

<sup>5</sup> Platon, *Gorgias*, 455e. Cf. D.H.Conwell, *Connecting a City to the Sea: the History of the Athenian Long Walls*, Leiden 2008, pp. 31–33.

#### 4. LES LISTES DE TRIBUTS

On n'épuise pas les sources écrites avec Thucydide et le Vieil Oligarque<sup>6</sup>. Il faut faire un sort aux inscriptions, en particulier aux listes de tributs. À partir de 454/3, nous possédons de nombreux fragments des listes de tribut. Le terme est impropre, car les stèles qu'on a pu reconstituer mentionnent les prélèvements (ἀπαρχαί) d'un soixantième (une mine par talent) en l'honneur d'Athéna. La rareté des documents que nous possédons a conduit à beaucoup demander à ces listes au point d'en faire la pierre d'angle de la reconstruction du Ve siècle. Elles sont, avec Thucydide, notre source la plus précieuse. Encore convient-il de ne pas leur demander plus qu'elles ne peuvent donner. Leur caractère lacunaire doit nous mettre en garde contre des hypothèses, apparemment ingénieuses, mais dont les découvertes ultérieures démontrent la fausseté<sup>7</sup>.

Officiellement, le but de l'Alliance était de se venger du Barbare en portant la guerre chez lui. Dès le début, les Hellènes tentèrent de nettoyer les rivages de l'Égée, de s'assurer la maîtrise des détroits au Nord et de s'emparer de Chypre au sud (I 94). La défaite cinglante de l'expédition d'Égypte, qui préfigure celle de Sicile, paraît avoir affecté davantage les alliés que les Athéniens (I 109–110). On pense qu'elle fut la cause du transfert du trésor à Athènes — auparavant le trésor de la ligue était déposé à Délos et les réunions des alliés se tenaient dans le sanctuaire<sup>8</sup>.

Après 454, le tribut, dont l'administration avait été confiée dès le début à des ἑλληνοταμίαι, rentrait à Athènes chaque année, avec l'ouverture de la naviga-

---

<sup>6</sup> Les sources sont rassemblées commodément par G.F. Hill, *Sources for Greek History* 478–431 B.C., Nouv. éd. par R. Meiggs, A. Andrewes, Oxford 1951.

<sup>7</sup> L'édition monumentale B.D. Meritt, H.T. Wade-Gery, M.F. McGregor, *The Athenian Tribute Lists*, Princeton 1939–1953, qu'avait précédée et que suivra une immense bibliographie est aujourd'hui profondément remise en cause. Cf. R.S. Stroud, *The Athenian Empire on Stone*. David M. Lewis Memorial Lecture Oxford 2006, Athènes 2006 — B. Paarmann a soutenu à leur sujet en 2007 à l'Université de Fribourg (Suisse) une thèse encore inédite.

<sup>8</sup> I 96, 2. Sur la période délienne du tribut, cf. V. Chankowski, *Athènes et Délos à l'époque classique. Recherches sur l'administration du sanctuaire d'Apollon Délien*, Athènes – Paris 2008, pp. 29–40. Le transfert est passé sous silence par Thucydide et l'on a parfois imaginé qu'il aurait pu précéder de plusieurs années la première liste. La crainte de voir la flotte phénicienne déferler en mer Égée lors de la révolte de Samos fournit un parallèle éclairant sur les sentiments qui ont pu animer les alliés à l'annonce de l'anéantissement de la flotte d'Égypte. Dépouiller Apollon de l'*aparachè* à laquelle il avait droit pour placer le trésor sous la protection d'Athéna n'était pas un geste qu'on pouvait faire à la légère et l'on peut penser que les Athéniens et leurs alliés se sont entourés de toutes les précautions nécessaires pour éviter de commettre un sacrilège.

tion, pour les Grandes Dionysies: le peuple installé au théâtre pour assister aux pièces de Sophocle ou d'Euripide pouvait voir défiler les urnes pleines d'argent, signe tangible de sa puissance. Pour en faciliter la gestion, à partir de 443/2, l'Empire a été divisé en districts (fig. 1).

Tout le monde s'accorde à penser que l'histoire de la perception du tribut reflète l'évolution de l'impérialisme athénien. Mais on ne s'entend pas sur la façon dont il faut se la représenter au cours des « Cinquante ans » (en grec πεντηκονταετία), le laps de temps séparant les guerres médiques de la guerre du Péloponnèse et a fortiori sur le quart de siècle qui sépare la fin des guerres médiques du transfert du tribut à Athènes, pendant lequel Athènes dut affronter trois sortes d'ennemis.

## 5. LA GUERRE SUR TROIS FRONTS

« Placée originellement à la tête d'une coalition de cités indépendantes, ayant chacune une voix délibérative dans les assemblées communes, Athènes allait, dans les années qui s'écoulèrent entre la guerre médique et notre guerre, affirmer sa suprématie dans le domaine militaire comme dans la conduite générale des affaires. Au cours de cette période, elle se trouva aux prises avec les Barbares, avec ceux de ses alliés qui voulaient secouer le joug et avec les cités péloponnésiennes auxquelles elle ne cessait de se heurter dans chacune de ces entreprises » (I 97, 1).

La lutte contre le Barbare se poursuivit jusqu'en 450: l'expédition de Cimon à Chypre, où il devait mourir, marque la fin des opérations dans ce domaine. Si on en admet l'authenticité, on pensera que la Paix de Callias, que Thucydide ignore et que Diodore date de 449, sanctionnait officiellement la fin des hostilités<sup>9</sup>.

Athènes n'avait cependant pas attendu la fin des combats contre la Perse pour imposer sa loi à ses alliés. Les entreprises contre eux, marquées par quelques temps forts, comme la révolte de Thasos (464–462), la prise d'Égine (458–457), l'asservissement de l'Eubée (446), culminent avec la réduction de Samos et By-

---

<sup>9</sup> Diod. XII 4, 5. On s'est demandé s'il fallait lier l'événement à la mort de Cimon. Mais l'ostacisme de Cimon vers 462 n'avait pas conduit à remettre en cause la politique d'Athènes en Méditerranée orientale. Il n'est pas possible d'entrer en matière sur la question très controversée de l'authenticité de la Paix de Callias. Ceux qui la rejettent admettent que la Perse se tint à l'écart des affaires grecques durant la période que nous étudions ici.

zance (441–439). Thucydide arrête là le récit des « Cinquante Ans ». À ses yeux, après la victoire des Athéniens contre les Samiens, l'Empire est mis en place.

Le tremblement de terre qui affecta Sparte en 464 et permit la révolte des hilotes de Messénie a eu, sur la scène internationale, des conséquences insoupçonnées: la rupture de l'alliance entre Sparte et Athènes, qui ouvrit ce qu'on a appelé la première guerre du Péloponnèse. Les Argiens (jusqu'en 451), les Thessaliens (jusqu'en 457) et, plus tard, les Mégariens (jusqu'en 447) entrèrent dans son alliance. Dès ce moment, Athènes, qui se battait sur mer, fut entraînée dans des opérations en Grèce proprement dite. Après la bataille d'Oinophyta (457), elle mit la main sur la Béotie. Après une trêve conclue en 451 pour cinq ans, les hostilités reprurent brièvement en 446, pour aboutir aussitôt à la conclusion d'une nouvelle trêve, de 30 ans cette fois, en 446/5. Celle-ci mettait en fait un terme à l'une des crises les plus importantes qu'avait connues l'Empire avant la guerre du Péloponnèse et dont les listes de tributs ont conservé la trace.

## 6. LA CRISE DE 447–445

Environ 40 cités sujettes de l'empire athénien ont bénéficié de réductions du tribut en 446/5 ou en 443/2. Les divers districts fiscaux sont inégalement touchés par ces mesures. Le phoros demeure très stable dans les îles et dans l'Hellespont. En revanche, l'Ionie, la Carie et la Thrace sont largement bénéficiaires, comme on peut s'en rendre compte d'après le graphique reproduit ci-dessous (fig. 1).

Vu l'état de conservation des documents, il est difficile d'évaluer les conséquences de ces mesures sur le plan financier. Les recettes des hellénotames ont été amputées de 50 à 58 talents, ce qui représente plus du tiers des contributions des cités bénéficiaires de réductions et, si l'on se fie aux estimations des auteurs des « Athenian Tribute Lists », environ 15% du revenu annuel du tribut pendant la période II. Je pense que la modération du bordereau de 446/5 peut s'expliquer logiquement si l'on admet que les revers subis par Athènes sur le continent ont eu des répercussions sur l'attitude des cités tributaires. Lors de l'établissement du bordereau de taxation ou dans les temps qui suivirent, Athènes a dû consentir de substantielles réductions de tribut à un nombre important de cités<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup>Pour le détail, cf. M. Piérart, op. cit. (où les colonnes de l'Hellespont et des Îles ont été inversées par erreur).

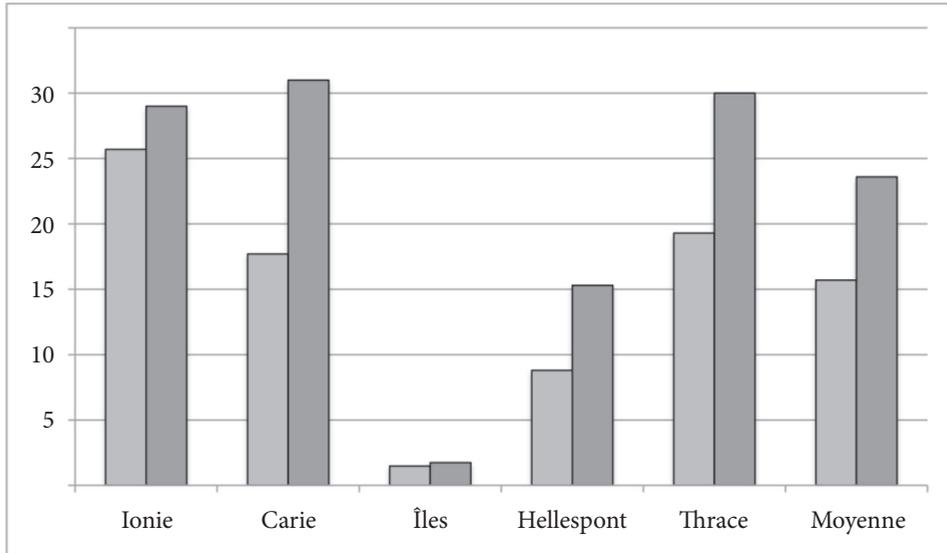


Fig. 2. Cités ayant bénéficié de réductions en 446/5 ou en 443/2

La première colonne donne pour chaque district le rapport entre les cités bénéficiaires de réductions et le nombre total des cités ayant payé au moins une fois avant 430 ; la deuxième, le rapport entre les mêmes cités et le nombre total des cités ayant payé en 441. Dans le premier cas, les résultats sont certainement sous-évalués. Dans le second, au contraire, ils risquent d'être surévalués.

En 447–445, Athènes, qui avait conquis la Béotie en 457, s'était emparée de Mégare et avait asservi Égine, a vu son Empire vaciller en quelques mois. En 447, un double revers à Orchomène et à Koroneia lui aliène définitivement la Béotie. Le choc fut immense parmi les alliés. Thucydide ne mentionne que la révolte de Mégare et de l'Eubée, théâtre des opérations militaires, mais Diodore de Sicile nous laisse entendre que la nouvelle de la défaite athénienne a entraîné une vague de défections dans l'Empire, ce que les « Listes de tributs » paraissent confirmer<sup>11</sup>. Pour soutenir Mégare, les Péloponnésiens envahissent l'Attique en

<sup>11</sup> « Cette année-là, à la suite du revers subi par les Athéniens à Koroneia, de nombreuses cités firent défection. La révolte avait surtout gagné les habitants de l'Eubée. C'est pourquoi Périclès, élu stratège, partit en expédition contre l'Eubée avec des forces considérables. S'étant emparé d'Hestiaia, il chassa ses habitants de leur patrie et, par la terreur qu'il inspira aux autres cités, contraignit ces dernières à obéir de nouveau aux Athéniens. (Diod. XII 7) ». La chronologie de Diodore n'est pas correcte. J'en ai proposé (M. Piérart, op. cit, 295–300) une autre plus res-

446, mais ils se retirent presque aussitôt. Grâce à la rapidité et à l'efficacité de Périclès, la révolte de l'Eubée est écrasée. Durant l'hiver 446/5, les Athéniens concluent avec Sparte une nouvelle trêve de 30 ans, au terme de laquelle ils renoncent à leurs prétentions sur Mégare et la Béotie. Parallèlement, ils ramènent dans l'Empire les cités qui avaient fait défection, grâce à d'importantes réductions de tributs chez les plus récalcitrants.

Si l'on admet l'existence d'une crise majeure en 446–447, il est possible en effet de mieux apprécier la politique de Périclès, qui domine la scène politique dès ce moment<sup>12</sup>. L'année 446/5 marque l'arrêt des tentatives d'expansion d'Athènes sur le continent et dans les mers occidentales et sa concentration — son *redéploiement*, dirait-on aujourd'hui — en Égée, c'est-à-dire la mise en œuvre d'une politique strictement maritime et concentrée sur le bassin égéen. A l'abri derrière les Longs Murs reliant Athènes au Pirée, la cité peut se considérer comme une île. C'est la fameuse politique analysée par le Vieil Oligarque et expliquée par Thucydide. Les succès remportés par Athènes lors de la révolte de Samos et Byzance en 441–439 montrent l'efficacité de cette stratégie. Mais il faudrait encore comprendre comment et pourquoi elle fut mise en place.

## 7. LES AFFAIRES INTÉRIEURES D'ATHÈNES

Athènes est une démocratie. Tous les citoyens mâles âgés de 20 ans au moins peuvent siéger dans l'Assemblée avec le droit de vote ou tenter de se faire admettre, par tirage au sort, dans les jurys des tribunaux populaires. La plupart du temps, les décrets sont préparés par le Conseil, dont les membres sont tirés au sort dans les assemblées des *dèmes* et répartis en tribus, qui assurent chacune, pendant un dixième de l'année — une *prytanie* — la permanence et la présidence (la tribu *prytane*). Beaucoup de fonctionnaires sont tirés au sort, mais les membres des familles riches continuent à occuper les charges les plus prestigieuses. Aussi longtemps que les archontes étaient élus, des personnages

---

pectueuse du récit de Thucydide. Elle repose sur l'hypothèse que la liste de tributs manquante date de 447/6 et qu'il s'agit, en fait d'une liste perdue dans l'état actuel de la reconstruction de la pierre.

<sup>12</sup>La carrière de Périclès (vers 495–429 av. J.-C.) commence en 463 (cf. C. Mossé, Périclès. L'inventeur de la démocratie, Paris 2005). Dans le récit de Thucydide, il est mentionné pour la première fois en I 111, 2, où il commande une expédition contre Sicyone partie de Pégai (454/3 ?). Il apparaît pour la seconde fois en 114, 1 à propos de la défection de l'Eubée.

éminents comme Thémistocle n'ont pas hésité à briguer ce poste ; après qu'on les eut choisis par tirage sort, les membres des familles riches se tournèrent vers les magistratures militaires. Les postes de stratèges étaient les plus prestigieux, les plus dangereux aussi, car il ne se passait guère d'année où des expéditions militaires ou des guerres ne les obligent à affronter des dangers où plus d'un sont morts au combat. Cependant, la position qu'ils occupaient donnait à ces gens un crédit énorme au Conseil et à l'Assemblée. Périclès, grâce à ses qualités et à l'autorité qu'elles lui conféraient, poussa, si l'on en croit Thucydide, jusqu'à une forme de perfection le compromis entre les riches et les pauvres<sup>13</sup>.

## 8. LES FINANCES PUBLIQUES

La gestion financière des cités grecques était rudimentaire (οἰκονομία = administration du domaine)<sup>14</sup>. Les trésoriers se bornent en général à dresser l'inventaire des biens qu'ils reçoivent, à noter scrupuleusement les encaissements et les débours et à transmettre à leurs successeurs les biens qu'ils ont reçus en dépôt (παράδοσις). Les décisions sont prises par le Conseil et l'Assemblée ou par les magistrats dans le cadre de leurs compétences. En général, nous savons peu de choses de la gestion quotidienne.

Les revenus proviennent surtout des impôts indirects (douanes et autres taxes), du fermage de biens collectifs. Ils suffisent à payer les salaires et l'entretien des édifices publics. Pour les dépenses plus importantes, fêtes d'apparat, gymnases, dépenses militaires, achat de blé, on a recours à la générosité des citoyens fortunés (liturgies) et, le cas échéant, à des contributions directes (εἰσφοραί) ou à des emprunts publics.

A côté de cela, il y a les biens des sanctuaires. Ceux-ci sont la propriété exclusive des dieux. Toutefois, comme il n'y avait ni séparation de l'Église et de l'État, ni clergé régulier, ces biens étaient administrés par la cité. Celle-ci peut à tout moment décider d'emprunter à ses dieux, à condition de rembourser ses emprunts, généralement avec intérêt. Périclès, au début de la guerre du Péloponnèse a fait l'inventaire des réserves des trésors d'Athéna et des autres dieux

<sup>13</sup>Cf., parmi beaucoup d'autres J. Ober, *Mass and Elite. Rhetoric, Ideology and the Power of the People*, Princeton 1991, pp. 86–91; C. Mossé, op. cit., pp. 69–85.

<sup>14</sup>La question des finances d'Athènes à cette époque est très débattue. Cf. L. Kallet-Marx, *Money, Expense and Naval Power in Thucydides' History 1–5, 24*, Berkeley – Los Angeles – London 1993; L.J Samons, *Empire of the Owl. Athenian Imperial Finance*, Stuttgart 2000.

(II 13, 3–5). Ce sont les richesses de la déesse qui ont permis de financer les travaux de l'Acropole, dont le début coïncide précisément avec la mise en place de la nouvelle politique<sup>15</sup>.

Grâce aux revenus des mines d'argent du Laurion et au tribut que versaient les alliés, Athènes était dans une situation privilégiée, qui lui permettait de faire face à des dépenses particulières : « les tributs, les taxes et les alliés nourrissaient plus de vingt mille hommes, dira Aristote. En effet il y avait six mille juges, seize cents archers; de plus douze cents cavaliers, cinq cents membres du Conseil, cinq cents gardes des arsenaux; en outre cinquante gardes de l'Acropole, environ sept cents fonctionnaires dans la métropole, environ sept cents à l'extérieur »<sup>16</sup>. Cela, en temps de paix. Car la guerre coûtait très cher. Le siège de Samos, pour lequel les vaincus furent priés de payer les dépenses, dépassa 1400 talents (trois ans de tribut) et celui de Potidée, 2000 talents<sup>17</sup>. On pouvait donc mener grand train... dans des limites qu'on perçoit très vite.

## 9. LA DÉMOGRAPHIE

En 451/0, Périclès, à cause, nous dit Aristote, de la croissance de la population fit voter une loi excluant ceux qui n'étaient pas nés de père et de mère citoyens<sup>18</sup>. La mesure fut sans doute prise pour des raisons d'approvisionnement de la cité. D'après les sources, de nombreuses colonies ou clérouques furent fondées dans le courant de la Pentékontaétie : en Chersonnèse, à Naxos, à Andros et en Thrace, sans omettre la fameuse colonie panhellénique de Thourioi (444/3)<sup>19</sup>. L'envoi de colonies constituait un exutoire à ce genre de questions. Lorsqu'ils fondaient une colonie, les Athéniens ne la réservaient pas aux seuls citoyens. Des alliés ou d'autres Grecs pouvaient en faire partie. A fortiori des bâtards. Le

---

<sup>15</sup>D'après les comptes, les travaux pour la construction du Parthénon ont commencé en 447/6 (*IG* I3 436–451). Les guerres menées par Athènes semblent avoir été sans conséquences sur leur déroulement.

<sup>16</sup>Aristote, *Ath. pol.*, 24, 3.

<sup>17</sup>Samos : *IG* I3 363 (cf. *Thuc.*, I 117, 3 ; Kallet-Marx 1993, 104) ; Potidée : *Thuc.* II 70, 2.

<sup>18</sup>*Ath. pol.*, 26, 4.

<sup>19</sup>La date de la fondation définitive est fournie par [Plutarque], *Mor.* 835c (*Vie de Lysias*). L'envoi de 10 navires pour soutenir les Sybarites (*Diod.* XII 10, 4) daterait de 446/5 : Lewis 1992, 141–143. L'examen des monnaies paraît confirmer l'existence d'une double fondation par les Athéniens. Quoi qu'il en soit, nous sommes en plein dans la période critique étudiée ici.

décret de Périclès, l'envoi de colonies et l'expédition de Chypre pourraient être autant de décisions prises pour résoudre un problème qui ne se poserait pas en termes exclusivement impérialistes.

Nous ne savons pas quelle fut l'efficacité de ces mesures. Un fragment de Philochore nous apprend qu'en 445/4, Psammétique, le roi d'Égypte, envoya à Athènes 30.000 médimnes de blé, qui furent distribués à la population. On aurait trouvé 4.760 personnes inscrites frauduleusement sur la liste (παρέγγραφοι)<sup>20</sup>. Ce renseignement peut être mis en rapport avec la fondation de Thourioi. En même temps qu'elles permettaient de résoudre un problème intérieur, la loi de 451/0 et d'autres mesures prises dans la foulée, en implantant des colons dans l'Égée, y renforçaient la domination athénienne<sup>21</sup>.

Nous en saurions sans doute davantage si nous pouvions dessiner les courbes démographiques de la population. Or les travaux entrepris dans ce domaine par M. Hansen, pour le IV<sup>e</sup>, puis pour le V<sup>e</sup> siècle, conduisent à revoir à la hausse les estimations des effectifs des Athéniens à la veille de la guerre du Péloponnèse. Hansen estime qu'un chiffre de 60.000 citoyens mâles adultes ne saurait être considéré comme excessif<sup>22</sup>. Si Athènes s'est trouvée devant un surplus de population au V<sup>e</sup> siècle, on s'explique à la fois son activisme (la πολυπραγμοσύνη chère à Thucydide), mais aussi, en dépit des apparences, la précarité de ses finances. Les ressources qu'elle pouvait prétendre tirer de son empire étaient loin d'être illimitées. Athènes possédait les bras, mais pas toujours les moyens de les payer. La guerre sur plusieurs fronts était suicidaire. Avant la guerre du Péloponnèse, le point culminant de l'empire doit être fixé vers 447, à la veille de la révolte de la Béotie. L'année 445 apparaît comme le début d'une période de consolidation centrée sur la mer Égée, cependant que la fondation de Thourioi permettait de trouver un exutoire à des problèmes de surpopulation tout en constituant, sur le plan idéologique, une entreprise de nature à compenser les revers subis. La sagesse de Périclès est d'avoir compris qu'il était plus rentable d'exploiter les ressources d'un empire dont on garderait la maîtrise que de se lancer dans de coûteuses aventures au rapport incertain.

---

<sup>20</sup> 328 F 119 Jacoby. Cf. Plutarque, Périclès, 37, 3–4. Les chiffres sont incertains et leur portée a été très discutée.

<sup>21</sup> Les colons de Bréa devaient être pris parmi les thètes et les zeugites : IG I3 46, 36–46. Contrairement aux clérouques, les colons n'étaient plus considérés comme des Athéniens. Cf. Thuc. VII 57, 2.

<sup>22</sup> M.H. Hansen, *Three Studies in Athenian Demography*, Copenhagen 1988, pp. 14–28. Déjà J. Labarbe, op. cit., avait associé la politique de Thémistocle à une croissance rapide de la population athénienne.

## 10. DÉMOCRATIE ET IMPÉRIALISME

Dans son livre « Guerre et Economie dans l'Alliance athénienne » — un ouvrage qui s'adresse aux étudiants, mais qui contient beaucoup plus d'idées fraîches que beaucoup de travaux destinés aux spécialistes — Olivier Picard a comparé la vision du monde des Athéniens au schéma géométrique de trois cercles de rayon croissant, emboîtés les uns dans les autres. Au cœur du système, la *forteresse Athènes*. Le deuxième cercle est formé par les cités de l'Empire, en Égée. Le troisième cercle, c'est tout ce qui est au-delà de l'Empire, mais d'où proviennent non seulement les biens qui lui sont indispensables — les bois de Macédoine et de Thrace, les esclaves et le blé de Thrace, le blé de la Mer noire — mais aussi les produits de luxe en provenance de Chypre, du Proche-Orient, de l'Égypte, à l'Est, de Sicile ou d'Italie à l'Ouest, qu'apporte aux Athéniens la maîtrise de la mer et qui en font une véritable capitale<sup>23</sup>.

Vue sous cet angle, la politique de Périclès apparaît comme la mise en place d'une organisation destinée à gérer l'espace d'une économie-monde. En purgeant la mer des pirates<sup>24</sup>, Athènes garantit la circulation des biens et favorise le commerce. Mais la flotte a une autre fonction : assurer la permanence de l'Empire. Dans l'écrit du Vieil Oligarque, démocratie et impérialisme sont des notions étroitement liées : « Tout d'abord je vais dire qu'il est juste qu'à Athènes les pauvres et le peuple paraissent être en meilleure situation que les nobles et les riches pour cette raison : c'est le peuple qui fait avancer les navires et qui donne à la cité sa couronne de puissance » (I 2). L'Empire est source de profit, car il nourrit les citoyens sur les bateaux et dans les tribunaux. Inversement, c'est le marin qui en assure la survie. « Puisqu'il en est ainsi, poursuit l'auteur, il semble juste que tous aient part aux magistratures, que ce soit celles attribuées par tirage ou celles qui le sont par vote, et que tout citoyen ait droit à la parole » (I 2). Le système repose sur la coexistence de deux notions théoriquement contradictoires : la liberté à l'intérieur, la domination à l'extérieur.

Thucydide appelle ἀρχή le pouvoir exercé par Athènes sur le deuxième cercle. Picard se refuse à le traduire. Nous pouvons continuer à employer le terme d'*Empire*, à condition de lui donner à peu près le sens qu'il avait pour ses inven-

---

<sup>23</sup>O. Picard, *Guerre et économie dans l'Alliance athénienne*. 490–322 avant J.-C., Paris 2002, pp. 77–83h.

<sup>24</sup>Cf. Thuc. I 4–5.

teurs, les Romains: un système inégalitaire où la cité dominante dicte la règle du jeu. Glotz qualifiait la vision de Périclès d'*impérialisme pacifique*<sup>25</sup>, ce que je ne ferais pas! Périclès n'est pourtant pas un va-t-en guerre: si les alliés ont la sagesse de respecter les règles du jeu, tout le monde en profitera, mais à ceux qui réclament la liberté et l'égalité, il fera comprendre, sans état d'âme excessif, à quel point ils se trompent!

L'incapacité des Grecs de cette époque de penser l'espace démocratique au-delà des limites de la *polis* rendait l'Empire particulièrement fragile. Les dépenses militaires qu'impliquait la crainte de l'irrédentisme, des défections et des révoltes en sont la conséquence. L'Empire repose sur la crainte inspirée aux alliés, mais c'est la crainte de perdre des alliés si Athènes donnait des signes de faiblesse qui pousse Périclès à adopter une attitude intransigeante, qui conduit finalement à la guerre. La stratégie du repli en est la conséquence logique.

## 11. LA STRATÉGIE DU REPLI

« Eh bien, dans notre cas, nous devons nous conduire le plus possible comme des insulaires; il nous faut, sans plus nous inquiéter de nos terres et de nos propriétés, veiller sur la mer et sur la ville. Ne nous laissons pas émouvoir par le dommage subi au point de livrer bataille sur terre à des forces péloponnésiennes supérieures en nombre. Une victoire ne nous empêcherait pas de les retrouver ensuite aussi nombreux devant nous et si nous sommes battus, nous perdrons ce qui fait notre force, c'est à dire nos alliés, car ceux-ci commenceront à s'agiter, dès qu'ils verront que nous ne sommes plus en mesure d'envoyer des troupes contre eux. Ne nous lamentons pas sur nos maisons et sur nos terres, mais craignons pour nos hommes, car la terre ne permet pas d'acquérir des hommes ; ce sont les hommes qui acquièrent les terres » (I, 143, 5).

L'essor d'Athènes a été rendu possible grâce un concours de circonstances favorables qui en ont fait l'État le plus moderne de l'époque. La cuirasse avait un défaut: Athènes n'était pas une île, son territoire était d'autant plus vulnérable que l'infériorité de ses hoplites face aux Péloponnésiens et aux Béotiens était notoire. Depuis quand Périclès avait-il élaboré la stratégie de repli qu'il applique au début de la guerre? C'est Thémistocle qui avait entrepris la construction des

---

<sup>25</sup>G. Glotz, Histoire grecque, avec la collaboration de R. Cohen, P. Roussel, 2, La Grèce au Ve siècle, Paris 1948, p. 166.

murs dans une Athènes ruinée par les Perses; les Longs Murs furent construits pendant les années cinquante<sup>26</sup>. En 446, le retrait rapide de Pleistoanax, qui ne s'était pas aventuré au-delà d'Éleusis et de Thria, permit à Périclès de pacifier l'Eubée et de sauver l'Empire, mais en sacrifiant Mégare (I 114, II 21, 1). La stratégie du repli résulte de l'analyse de la crise de 447–445.

La crainte justifiée d'affronter les Lacédémoniens dans une bataille rangée d'hoplites a conduit Périclès à appliquer sa stratégie sans faille au début de la guerre du Péloponnèse. Aucune infrastructure pourtant n'avait été prévue pour recevoir correctement des réfugiés déjà psychologiquement ébranlés par l'abandon de leurs propres terres.

L'épidémie qui s'abat sur Athènes et la décime au début de la guerre en est la conséquence incontestable. Les fouilles récentes de la construction du métro ont permis de découvrir un charnier remontant à la fameuse épidémie, qu'on peut désormais étudier scientifiquement : les premières observations confirment l'exactitude du récit de Thucydide<sup>27</sup>. Les progrès de la médecine hippocratique au Ve siècle en matière d'hygiène et d'urbanisme ne permettent peut-être pas d'innocenter totalement les dirigeants athéniens sur ce point : le traité « Des airs, des eaux et des lieux » est daté par les spécialistes d'après Hérodote et d'avant Thucydide<sup>28</sup>. Olivier Picard a suggéré que la stratégie du repli ne devait s'appliquer qu'en cas de guerre totale<sup>29</sup>. L'improvisation de toute l'opération invite à penser que la décision du repli, concevable dès 446, n'a été prise qu'à la dernière minute, quand le bouclier de la trêve de trente ans a commencé à se fissurer.

---

<sup>26</sup>Cf. l'appendice.

<sup>27</sup>E. Baziotopoulou-Valavani, A Mass Burial from the Cemetery of Kerameikos, [dans] M. Stamatopoulou, M. Yeroulanou (eds), *Excavating Classical Cultures. Recent Archaeological Discoveries in Greece*, Oxford 2002, 187–201. Ces découvertes, grâce à l'étude bio-médicale des squelettes exhumés (DNA examination of ancient dental pulp), ont rouvert le débat sur la nature de l'épidémie décrite par Thucydide: M.J. Papagrigrakis, Ch. Yapijakis, Ph.N. Synodinos, Typhoid Fever Epidemic in Ancient Athens, dans D. Raoul, M. Drancourt (eds), *Paleomicrobiology. Past Human Infections*, Berlin 2008, pp. 161–173.

<sup>28</sup>J. Jouanna, *Hippocrate, II 2, Airs, Eaux, Lieux*, texte établi et traduit par J.J., Paris 1996, pp. 79–82.

<sup>29</sup>O. Picard, *op. cit.*, p. 88.

**Marcel Piérart**

## **GDYBY ATENY BYŁY WYSPĄ...**

### **Streszczenie**

Ateny, które przewodniczyły Związkowi Morskiemu, już u schyłku wojen perskich próbowały narzucić swoje zwierzchnictwo sprzymierzeńcom. Było to jedną z przyczyn wojny peloponeskiej, a więc wojny na lądzie, w której omawiana *polis* nie miała takiej przewagi jak na morzu. Porażki w nowej wojnie spowodowały utratę znaczenia Aten i prawdopodobnie zmusiły miasto do obniżki trybutu płaconego przez sprzymierzeńców, natomiast utrata Beocji spowodowała bunt i występowanie miast-państw ze Związku Morskiego. Dzięki skutecznym działaniom Peryklesa, zawarciu sojuszu ze Spartą oraz radykalnej obniżce trybutu, udało się odzyskać część z tych *polis*, które wcześniej utraciono. Jednocześnie w tym czasie Ateny porzuciły próby ekspansji na kontynencie i podjęły morską politykę w basenie Morza Egejskiego. Jednym z jej elementów było zakładanie kolonii (np. Turiów), które pozwoliły nie tylko zwiększyć dominację *polis* na morzu, ale także rozładować nadwyżkę demograficzną, która była istotnym problemem w V wieku p.n.e. Połączona Długimi Murami z portem w Pireusie, *polis* mogła uważać się za wyspę.

Jak wykazuje Stary Oligarcha, demokracja i imperializm są ze sobą ściśle związane. Opanowując morze i zapewniając sobie dogodne warunki handlu, Ateny stały się metropolią światową. Wewnątrz hołdowały idei wolności, ponieważ to żeglarze, wywodzący się z prostego ludu, stanowili o sile floty, musieli więc mieć prawo decydowania w państwie. Natomiast na zewnątrz wołały dominować nad sojusznikami. Ten nieegalitarny system uczynił imperium ateńskie nietrwałym, musiał prowadzić do wojen, wywoływanych ze strachu przed buntem sprzymierzeńców.

Imperium miało jeszcze jeden słaby punkt — nie było wyspą. W słusznej obawie przed starciem z hoplitami lacedemońskimi, w mieście zjawiały się tłumy uciekinierów mieszkających dotychczas poza nim. Przyniosły ze sobą epidemię, która zdziesiątkowała *polis* na początku wojny. Improwizacja, z jaką przeprowadzono całą operację ewakuacji ludności, każe sądzić, że czekano z nią do ostatniej chwili.

